

LA VIE DANS LES ILES DE DONZERE AUTREFOIS

.....

Juliette BAYLE et Yvette CARRE, maintenant grand'mères, ont passé de nombreuses années au quartier des Iles et elles évoquent volontiers "l'ancien temps" avec Gilbert FOURNIER, le gendre de Juliette.

Gilbert FOURNIER : Vous aviez quel âge quand vous êtes arrivées ?

Juliette BAYLE : 29 ans.

Yvette CARRE : J'avais 14 ans. Nous étions très proches voisins.

G. F. : Vous avez connu les premières autos ? les trains à vapeur ?

J. B. : Je me rappelle les premières autos, mais c'était dans mon jeune temps. Je n'étais pas encore aux Iles, j'habitais à Bollène, ce devait être vers 1910. Le Docteur venait avec une voiture décapotable, avec de gros phares en cuivre. Quant au train, on en entendait parler, mais il passait à Bollène-la-Croisière, à 7 ou 8 km.

G. F. : Quand vous êtes arrivée dans les Iles, quelle a été votre première impression ?

J. B. : C'était loin du village.

Y. C. : Moi, j'allais encore à l'école. Il fallait monter tous les jours. A bicyclette ; parfois, je portais ma soeur.

G. F. : L'habitation était comment ?

Y. C. : C'était des fermes. C'était pas mal. Bien sûr, on n'avait pas le chauffage central ni l'eau sur l'évier. On avait des pompes, dehors, aux puits.

G. F. : Et les repas ?

J. B. : On tirait tout de la campagne : le jardin, le cochon...

G. F. : Et pour faire les courses ?

J. C. : Il y en a qui allaient à Pierrelatte, mais nous, nous venions beaucoup à Donzère. On avait des marchands ambulants : des épiciers de Pierrelatte, le boulanger qui passait deux fois par semaine. Ça rendait service.

G. F. : Et la vie de tous les jours ?

Y. C. : C'était tout du travail à bras. C'est pas à comparer avec ce qu'on fait maintenant.

J. B. : Il y avait des troupeaux, on gardait les brebis. Les hommes devaient se lever 1 h avant pour avoir soin des chevaux.

G. F. : Et pour les moissons ?

J. B. : Pour la batteuse, on faisait une grande fête, de grands repas ; on s'aidait avec les voisins. Avant, on ramassait les gerbes : on en a ramassé... C'était dur, mais on passait de bons moments.

G. F. : Et les vendanges ?

J. B. : Moi, j'allais vendanger plus d'une semaine. C'est gai de vendanger.

Y. C. : La Juliette faisait un bon diner.

G. F. : Et les crues du Rhône ?

J. B. : En 1935-36, sont venues les grandes inondations qui ont duré du mois de novembre jusqu'au mois de juin.

Y. C. : Les chemins ont été coupés tout l'hiver. On partait avec les bottes et on mettait les chaussures dans le sac.

J. B. : On est sorti en barque, on ne pouvait pas faire autrement. On a eu de grandes frayeurs : on a cru que la maison partait.

Y. C. : Tout le long des berges du Rhône, ça débordait partout. Ça remplissait les lînes. Il y avait de l'eau partout. Nous, dans la cuisine, nous en avions 1 m. Il fallait vivre en chambre.

G. F. : Et les bêtes ?

Y. C. : Il fallait tout monter dans le grenier : les agneaux, les brebis, les lapins, les poules...

J. B. : Nous, nous ne gardions pas les chevaux : nous les emmenions chez MONDON (un voisin) ; chez eux, l'eau ne venait guère.

Y. C. : Une nuit, une digue a cédé derrière chez nous. Un courant avec du gravier passait sous la maison ; ça faisait un bruit... un roulement... Nous avons cru que les fondations allaient s'effondrer. Avec ma mère, nous avons eu peur. Mon père nous a dit : "*Je vais appeler Louis (BAYLE)*". Mais appeler dans la nuit... Alors, il a tiré

un coup de fusil. Louis a entendu, il est venu nous chercher avec la barque. On a passé la nuit chez eux. Les hommes sont partis voir les autres voisins.

G. F. : C'était chaque année, ces crues ?

J. B. : Non, mais souvent. Le temps que nous sommes restés dans les Iles, il y a eu des crues presque toutes les années. Mais en 35-36, ça a été épouvantable.

J'allais étendre mon linge en barque, vers Pierrelatte.

G. F. : Et après la crue ?

J. B. : Il fallait tout nettoyer : la cuisine, les chambres, les écuries aussi.

Y. C. : Dans les terres, ce qu'avaient semé les hommes était perdu. Je crois qu'une année, ils ont semé 3 fois.

J. B. : En 35, tout a été perdu... Les autres années, ça a été moins fort.

G. F. : Et la navigation sur le Rhône ? Vous aviez des contacts avec les bateliers ?

Y. C. : Il y en avait quelques-uns qui passaient, des attirés. Ils venaient se ravitailler. On faisait des échanges.

J. B. : Ils venaient chercher des agneaux, des poulets, des pommes de terre, des haricots... Ils nous apportaient du sucre, du café...

Y. C. : On ne prenait pas d'argent. Nous, nous prenions du pétrole par ce que nous n'avions pas la lumière (électrique). Passaient la "*Jeanne d'Arc*", le "*Mont-Blanc*", le "*Rhône*"...

J. B. : C'était sympathique, quand ils venaient. On passait de bons moments. Les TOUSSAINT venaient à 2 ou 3; ils mangeaient toujours à la maison. Une fois, pendant qu'il y en avait à la maison, d'autres ont volé des lapins. Mais Louis (son mari) est allé à la barque et le patron les leur a fait rendre.

G. F. : Et les distractions ?

Y. C. : Le dimanche, on allait chez les voisins, on recevait la voisine. Quand on a eu 18 ans, on prenait les vélos. Mais quand on était plus jeune, on aller trouver les petites voisines, on se promenait dans les chemins.

G. F. : Et les fêtes ?

Y. C. : Pour Noël, pour la fête votive, c'était la réunion de famille. Maintenant, c'est plus pareil...

J. B. : C'est plus la même vie... Avant, un jour on était chez les uns, un jour chez les autres. Chez certains, une fois par an, chez vous autres, toutes les semaines.

G. F. : Les gens se déplaçaient comment ?

Y. C. : A pied. Quand les terres étaient gelées, on passait à travers les terres. On n'était pas plus malheureux...

J. B. : L'été, on allait se promener au bord du Rhône le dimanche. Des voisins venaient pêcher. Au moment des champignons, on en ramassait. Il y avait la chasse...

G. F. : Et les veillées ?

J. B. : On parlait, on jouait aux cartes. On tricotait.

Y. C. : Pendant la guerre, on faisait des chaussettes avec de la laine de brebis.

On n'était pas malheureux. C'était la vie comme ça. Tout le monde était pareil.

C'était loin, bien sûr : pour faire les courses, on partait à vélo.

J. B. : Ou en jardinière. Y avait pas de téléphone.

Y. C. : Tout ce qu'on voulait, il fallait partir aller le chercher.

J. B. : Quand on avait besoin du docteur ou de vétérinaire, on allait téléphoner à Pierrelatte ou à Donzère.

Y. C. : Et puis, après, on partait chercher les médicaments.

J. B. : Quand le Coquet (leur cheval) est devenu fou, je suis allée 6 fois à Donzère pour chercher le vétérinaire : toujours il se trompait de chemin... J'ai attrapé une bronchite ; j'ai été très malade.

Et au temps du canal, c'était pire...

G. F. : Oui, de 47 à 52, il y a eu la construction du canal. Vous aviez des contacts avec les gens qui y travaillaient ?

J. B. : Oui, parce qu'il y avait des enfants qui allaient à l'école. L'entreprise des Batignolles a mis une voiture, une jeep, parce qu'avec les travaux, les enfants ne pouvaient plus passer.

En 50, on est parti parce qu'on n'avait plus d'eau. Yvonne (une voisine) allait à Donzère pour chercher de l'eau avec des bonbonnes pour faire les biberons des petites. Pour laver, elle venait rincer son linge chez moi, j'avais un peu plus d'eau. Il fallait pomper toutes les heures pour

remplir le "bachas" pour faire boire les chevaux, le soir.
C'est là qu'on a quitté, on ne pouvait plus vivre. Les terres
s'étaient complètement asséchées.

Y. C. : Au point de vue campagne, ça a tout saccagé. Ça
en a fait sauter des jolies fermes : la Fabrique
(une ancienne filature), la Sucrierie (ainsi nommée parce que
la sucrierie d'Orange y avait un bureau), les FIALON, Les
ARMAND, les MARTIN... Tous ces gens sont partis.

J. B. : Le canal, ça en a fait du mal.

G. F. : Et aujourd'hui, quel souvenir avez-vous de cette
époque ?

Y. C. : Oh ! moi, bon ; on aime bien en parler.

J. B. : Moi aussi, on était bien.

Y. C. : A part cette histoire de Rhône : on avait passé
de mauvais moments... Autrement...

On avait de bons voisins, on se secourait bien.

J. B. : Il y avait plus de solidarité...

Juliette BAYLE, Yvette CARRE,
propos recueilli par Gilbert FOURNIER